

René Vincent-Viry

F1 Mystérieuse
Flore

Collection LDV « Lettres de Vosegus »
Nouvelles Editions Pages du Monde

ISBN 979-10-95403-26-5

AVERTISSEMENT

Les personnages de ce livre sont fictifs et toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Par contre, les faits historiques évoqués sont, eux, bien réels, même si l'imagination peut les avoir quelque peu déformés...

*L'absence ne se comble pas
avec des lambeaux d'illusions.*

Octobre 2017

– Si le lac est à vendre ? Eh bien ! Vous voulez tout acheter ici, vous, les touristes. Non mais !

Sans quitter des yeux le flotteur oscillant à la surface de l'eau, Alain toisa ainsi son interlocuteur. Surpris par la réponse brève du pêcheur, Otto Kermann s'excusa de sa maladresse et s'éloigna discrètement de la berge pour s'engager sur le sentier parcourant le tour du lac. Depuis le temps qu'il cherchait un bien à acquérir au cœur du massif des Vosges – finalement pas si éloigné que cela de Karlsruhe pour disposer d'une résidence secondaire – il était désormais persuadé d'avoir trouvé le lieu idéal. Les diverses cartes postales conservées dans les archives familiales et les images perçues sur Internet n'avaient pas démenti l'atmosphère étrange qui régnait en ces lieux. L'attitude du pêcheur antipathique n'altérerait pas son enthousiasme.

Alain regrettait sa réaction à la limite de l'impolitesse mais il avait horreur d'être dérangé pendant sa partie de pêche. S'il aimait venir souvent au bord du lac, c'était pour y être tranquille, et non pour se faire emmerder par un touriste apparemment pressé de déposséder les autochtones. Pour lui qui allait atteindre ses quatre-vingt-trois ans, les dés étaient jetés mais il fallait préserver l'avenir des futures générations. Si l'économie locale bénéficiait du développement touristique, il était bon de veiller à ne

pas dilapider le patrimoine au seul profit d'un rapport financier immédiat. Il retira le fil de sa canne à pêche, vérifia que l'appât n'avait pas disparu et relança le bouchon le plus loin possible du bord. Les premiers rayons du soleil effleuraient la surface de l'eau noire. Encaissé au pied de la montagne, le lac dans lequel se reflétaient les sombres sapins reposait sur un lit épais de tourbe millénaire. Il devait à cette fusion de phénomènes naturels son aspect ténébreux, presque sinistre lorsque le temps se voulait gris. Mais en ce début de mois d'octobre, sa ceinture d'herbes folles et de bruyères parée d'ocre et de pourpre rehaussait son éclat. Sous le doux effet de la chaleur, l'odeur des herbes trempées de rosée se répandit dans le marais où un héron solitaire imposa son élégance. Dérangé dans ses ébats, un couple de canards s'échappa des roseaux et disparut dans le voile léger des brumes matinales.

Alain ne se lassait pas de ce paysage qui pourtant lui était familier. Face à lui, telle une sentinelle figée sur son promontoire, une énorme ferme entourée de vastes prés en jachère attendait désespérément que la vie reprenne ses droits. À la fois angoissant et apaisant, le lac de Mariron imposait ainsi à tout visiteur son décor inchangé depuis plus de cinquante années.

En fait de lac, serpentait à l'origine une petite rivière entre champs de tourbe et herbages. Alain se souvenait très bien lorsque son père l'emmenait pêcher les écrevisses. Après avoir traversé les endroits marécageux, ils pataugeaient avec ardeur dans le lit aux eaux claires et remontaient le courant jusqu'au petit pont de pierre. Leur partie de pêche terminée, ils se rendaient à la ferme qui faisait également office de bistro. Servis par Flore, Cyril buvait un verre de vin rouge et Alain une limonade. Parfois, le père engageait, avec quelques partenaires, une partie de jeu de quilles. Alain trouvait là l'occasion de se faire quelques sous en remettant

en ordre l'espace de jeu et en renvoyant vers les joueurs les boules de bois sur une rampe descendante. C'est après la construction du barrage que tout avait changé. Bloquées derrière la digue de béton, les eaux noires avaient inondé la vaste prairie. L'insouciance juvénile d'Alain disparut alors en même temps que la rivière et les écrevisses. Aujourd'hui encore, il restait nostalgique de cette merveilleuse époque. Tant d'événements s'étaient déroulés dans cette vallée, tant de bonheur, tant de mystères aussi. C'est également pour cela que, depuis des décennies, il aimait se retrouver seul au bord de l'eau. Il se sentait incrusté au sein de ce décor comme le sont les personnages peints sur une toile. Comme sur cette copie du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet qu'il avait eu maintes fois l'occasion d'admirer lorsqu'il accompagnait son père alors gardien du domaine et du château de monsieur de Verneuil.

Une énorme Audi, affichant sur sa plaque un D blanc sur fond bleu passa sur le chemin bordant l'autre rive. Alain sourit. Ce touriste allemand avait mal choisi le moment pour obtenir des renseignements sur la ferme de Flore : « Pourquoi cette maison est-elle toujours fermée ? Savez-vous pourquoi elle est à vendre ? Le lac fait-il partie de la propriété ? Qui habitait à cet endroit ? »

Peut-être que, Otto Kermann apercevant depuis une semaine Alain tous les jours au bord du lac, avait supposé que ce dernier en était le propriétaire. Il aurait pu. Ou plutôt son père aurait pu. Ami de la famille Kempf, confident des bons comme des mauvais jours, Cyril faisait partie de la maison. Il savait tout, ou presque tout, de ces braves montagnards qui vivaient ici. Héritier des confidences de son père, Alain restait la seule mémoire vivante à pouvoir témoigner de ce fantastique lieu de vie aujourd'hui voué à l'abandon mais toujours empli de son secret.

À Biarritz, Blandine de Verneuil se préparait à perdre son long combat contre la maladie. Elle savait qu'en prenant de l'âge, l'affection pulmonaire contractée à sa naissance risquait de dégénérer. Malgré les soins prodigués depuis l'enfance dans le confort du château familial puis une existence paisible et heureuse en bord de mer, le mal invincible ne tarderait pas à l'emporter auprès de son défunt mari. Aussi avait-elle préparé, en détail, le protocole de sa fin de vie ainsi que sa succession. Tous les biens acquis reviendraient désormais à Virginie, son unique fille, y compris les propriétés se trouvant dans les Vosges, héritées de ses parents Marie-Sophie et André de Verneuil. C'est auprès d'eux, à La Bresse, qu'elle désirait reposer pour l'éternité, dans cet écrin de verdure aux montagnes arrondies, au cœur de la célèbre ligne bleue. Si, au cours de ses nombreux séjours en sanatorium, elle n'avait pas rencontré le pneumologue Georges Laboissière, jamais elle n'aurait vécu dans le Sud-Ouest, jamais elle n'aurait quitté son pays natal.

Derrière la fenêtre de son vaste appartement donnant sur l'océan, Blandine revoyait son enfance bercée par le petit lac vosgien qui, pendant les longs mois d'hiver, se nourrissait de glace et de neige et se gavait, aux autres saisons, de mille reflets colorés. C'est là que Cyril, le gardien du domaine, lui avait appris à pêcher. C'est à la ferme toute proche qu'il l'emmenait, craintive, rendre visite à l'étrange Flore, femme solitaire au regard affligé, avec qui il parlait longuement et paraissait être lié par une immense amitié. André de Verneuil se rendait également à la ferme, principalement pour parler du barrage. Parce que Flore vivait en retrait de la société, Blandine l'avait surnommée « la Sauvage ». Elle se souvenait parfaitement de cette femme enfermée dans un mutisme étonnant qui ne s'avancait sur le chemin qu'à son approche. À chacune de ces rencontres, le visage sombre de la Sauvage s'éclairait

malgré une larme discrète. Leur mode de vie totalement différent limita hélas leurs fréquentations. Aujourd'hui Blandine regrettait de ne pas avoir gardé depuis ce temps-là une relation avec sa proche voisine.

C'était aussi avec Cyril qu'elle se rendait à la gare pour charger les balles de coton dans le vieux camion de l'usine. C'était encore avec lui et son fils Alain qu'elle dévorait le morceau de saucisson dans le cabanon de chasse après avoir débusqué le lièvre dans la forêt du Rouan ou pêcher les grenouilles dans l'étang de la Cuve. De retour au château, ils dégustaient les beignets de myrtilles préparés par Adrienne, la maman d'Alain, cuisinière dans la riche demeure. Elle se souvenait du chant perpétuel de la rivière, jouant de son eau pure contre chaque rocher, composé de doux clapotis au cours des journées sèches de l'été ou de bruyants grondements à la fonte des neiges. Elle entendait encore, les soirs de tempête, siffler le vent dans les sapins bordant le parc au point de couvrir le bruit des métiers à tisser dans l'usine toute proche. Pourquoi repensait-elle à ces moments heureux depuis trop longtemps oubliés ? On dit que ce sont les meilleurs instants de notre vie qui occupent nos dernières pensées... Savoir qu'elle allait retrouver à tout jamais son pays apaisait son angoisse.

Virginie accourut à son chevet. Quelque peu surprise par la décision ultime de sa mère, elle exprima instantanément son avis.

– Mais maman, depuis le décès de grand-mère, il y a de cela trente-quatre ans, tu ne t'es rendue dans l'Est qu'une fois tous les deux ans pour vérifier l'état du château et du mobilier. Nous n'avons plus de famille là-bas et tous tes amis ont disparu. À quoi te servirait de retourner au fin fond des Vosges ?

Blandine lui répondit avec humour :

– Je préfère enrichir de mes os ma terre natale plutôt que de contaminer ce sol adoptif où, à vrai dire, je ne me suis jamais véritablement sentie chez moi.

– Eh bien moi c'est l'inverse. Je ne ressens aucune attache particulière pour cette région perdue au bout de l'Alsace.

– Mais ma chérie, ce n'est pas en Alsace, c'est dans les Vosges.

– Les Vosges ne sont pas en Alsace ?

– Le versant est du massif vosgien oui, mais le versant ouest sur lequel se trouve le département des Vosges est en Lorraine. Tu es comme la plupart des Français, tu confonds massif et département.

– Oui, bon c'est dans le Grand Est quoi !

– Si tu veux. Mais pour moi, c'est avant tout la Lorraine !

– Je me souviens quand j'étais petite, nous y allions tous les ans.

– Oui. Principalement au mois d'août.

– Jusqu'à la mort de grand-père.

Virginie se rappelait particulièrement de l'ennui qui s'était installé au château après le décès d'André de Verneuil. Le déclin de l'industrie textile avait provoqué en lui une terrible sensation d'échec. Lui, l'arrière-petit-fils du fondateur de l'usine, n'avait pu perpétuer l'exploitation familiale. Victime comme tant d'autres industries du développement économique des pays émergents, il s'était vu contraint de licencier petit à petit les trois cent quarante employés. Il n'avait pu éviter la liquidation de l'entreprise et l'abandon des immenses bâtiments devenus trop vétustes pour attiser l'intérêt de quelque autre industriel. Un jugement qui l'avait terriblement affecté, ainsi que son épouse Marie-Sophie. Soumis à cette défaite dont il n'était nullement responsable, André de Verneuil disparut quelques années plus tard. Le parc résonna encore

plusieurs étés des pas de Blandine et de la bonne humeur de Virginie jusqu'à la mort de Marie-Sophie. Il se tut définitivement lorsque, avec l'aide de Cyril alors très âgé, Blandine tira les volets et ferma les grilles. Lors de ce départ définitif, la profonde tristesse imprégnée sur le visage du fidèle gardien avait frappé Virginie.

– Je ne l'ai jamais revu, dit-elle, pas plus que sa femme, la brave Adrienne.

Seul leur fils, Alain, qu'elle n'était même pas certaine de reconnaître, restait l'image d'un chapitre désormais clos.

Quelques jours plus tard, dans les Vosges, le glas prévint du repos de Blandine dans sa vallée natale. Après l'enterrement, selon la tradition locale, le verre de l'amitié fut partagé dans un bar du village. Parmi quelques parents éloignés du côté de sa mère, la famille Duchâtel, certains anciens ouvriers accompagnés de plusieurs voisins avaient répondu à l'invitation. C'est Alain qui se présenta à Virginie. Portrait fidèle de Blandine, il l'avait très vite reconnue.

– Bonjour Virginie.

– Oh ! Alain ! Il y a si longtemps ! Ça me fait plaisir de vous voir aujourd'hui.

– Dans d'autres circonstances, cette rencontre aurait pu être plus heureuse encore. Permettez-moi de vous dire que votre sourire est le même que celui de Blandine. Il vous rend toujours aussi radieuse.

– Merci. Et vous ? À part les cheveux blancs, vous semblez avoir conservé la forme.

– Les cheveux blancs ne sont pas plus lourds à porter que d'autres. Pour le reste tout va bien.

Tout en grignotant la traditionnelle brioche accompagnée d'une boisson et en se rappelant quelques souvenirs, Virginie fit part à Alain de son intention de vendre.

– Vendre ? Mais vendre quoi ?

– Tout !

– Toute la propriété ?

– Oui. Le château, l'usine, les forêts et les terrains, tout.

– Et le barrage aussi ?

– Vous voulez dire le lac ?

– Oui le lac. Enfin la digue, le barrage quoi !

– Je pense oui. Enfin peut-être. Que voulez-vous que je fasse de tout cela ? Ma vie est à Biarritz. Je n'ai ni le temps ni le courage d'entretenir ce domaine, ni l'argent d'ailleurs. Je préfère tout vendre avant que cela ne perde trop de valeur.

– Oh, vous savez, ici, l'immobilier est plutôt à la hausse. Avec le tourisme en plein essor, vous n'aurez pas trop de mal à vous séparer de tout ça.

– Je vais rester quelques jours. Le temps de rencontrer le notaire et de faire l'inventaire des biens. Il y a encore beaucoup d'objets au château. Je dois faire le tri, voir ce que je peux emporter à Biarritz, les souvenirs que je désire garder et ce que je pourrais revendre dans ma boutique.

– Vous avez donc une boutique là-bas ?

– Oui, d'antiquités. Si je vide le château, je crois que je vais avoir du stock à vendre jusqu'à ma retraite.

Elle n'avait rien perdu de sa gaieté. L'optimisme qui l'habitait atténuait sa peine. « La vie, pensait-elle, se charge bien de nous imposer ses fléaux sans que nous nous ennuyions à en rajouter. Autant la prendre par le bon bout ». Alain apprécia cette philosophie. Il ne manqua pas de lui proposer ses services.

– Voici mon numéro de téléphone. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin d'un coup de main.

– 06... Ah, c'est un portable !

– Eh ! Il faut savoir vivre avec son temps. Alors, promis, vous m'appellez si besoin !

Elle accepta l'offre. Trop heureux de ces retrouvailles, ils s'embrassèrent comme de vieux amis.

En ouvrant la grille du château, Virginie perçut une étonnante sensation. Elle appréhendait un peu d'y pénétrer seule, comme si sa venue pouvait réveiller des esprits. Elle traversa le parc quelque peu envahi par les broussailles, gravit le solide perron de granit, poussa la lourde porte de chêne. La demeure n'avait rien perdu de sa splendeur, le temps semblait s'être arrêté. Malgré les années écoulées, les nombreux meubles resplendissaient de tout leur charme et dégageaient la même odeur de cire.

Elle emprunta le vaste escalier bordé de sa rampe richement sculptée. En montant d'un pas feutré les marches ennoblies par l'épais tapis rouge, elle prit le temps d'observer la galerie de portraits si chère à son grand-père. Sur de grandes toiles enjolivées de cadres en bois doré de style Louis XV, les héritiers de Verneuil posaient de père en fils pour l'éternité. Une plaque cuivrée mentionnait leur nom ainsi que leurs dates de naissance et de mort. Anselme Verneuil 1810-1882 inaugurait la collection. L'ancêtre fondateur de la société, tisserand et encore paysan, œuvrait sur l'unique métier à tisser installé dans une pièce de la ferme familiale. « Une scène probablement reconstituée pour la circonstance » se dit Virginie en antiquaire avertie, car l'atelier d'Anselme

avait prospéré rapidement. Trois marches plus haut, Georges-Louis Verneuil 1841-1902 posait solennellement au pied d'une colonne de marbre devant une riche tenture parée de passementeries chargées d'or, signes annonciateurs d'une fortune prometteuse. Il avait immédiatement saisi les avantages technologiques déclenchés par la révolution industrielle. Intuitif et bon gestionnaire, l'entreprise connu avec lui un développement saisissant. Sur le demi-palier s'imposait Ferdinand, créateur du château. Ferdinand de Verneuil 1870-1929, fier de sa particule nouvelle, portait l'impériale, célèbre barbe inspirée par Napoléon III. L'aisance avec laquelle posait l'aïeul laissait percevoir sa richesse et sa puissance. Après de brillantes études et éclairé par les conseils de son père, il avait dirigé l'entreprise de main de maître, lui donnant un tel essor qu'elle fut l'une des plus prospères de toute la contrée. L'héritier suivant, André de Verneuil 1894-1981, costume sombre et gilet rayé, se tenait debout devant une large fenêtre de son bureau par laquelle on pouvait apercevoir, en fond discret mais bien présente, l'usine et sa haute cheminée. À lui seul, il représentait l'image de la réussite et celle du déclin. Enfin, surplombant les dernières marches, Blandine de Verneuil 1945 – ..., seule femme héritière de la dynastie, magnifique blonde aux yeux bleus vêtue d'un élégant tailleur gris, mettait un terme à cette parade, debout sur le perron du château.

Virginie sourit, il lui restait à elle seule tous les murs du vaste couloir du premier étage pour y ajouter sa frimousse et tous ses états d'âme.

– Pas mon truc, dit-elle à voix haute, je n'ai pas ma place dans cette mise en scène. Heureusement ce trombinoscope s'est arrêté avant moi.

Elle passa d'une chambre à l'autre, un souvenir revenant à sa mémoire à chaque embrasure de porte. Redescendue au

rez-de-chaussée, elle pénétra dans la bibliothèque. Elle ne se rappelait pas d'une telle richesse littéraire accumulée sur les nombreuses étagères en bois de merisier. Les plus grands auteurs se côtoyaient, se fichant pas mal de leur époque respective. Maupassant se mesurait à Pagnol, Victor Hugo à Louis Aragon, Rimbaud se plaisait à proximité de Colette, Stendhal s'attardait en compagnie de Samuel Beckett. Balzac, face à Albert Camus, laissait se rapprocher Sartre et Simone de Beauvoir. Puis se succédaient Flaubert, Sand, Proust, Apollinaire... Était-ce des collections accumulées par ses ancêtres ou avaient-elles été présentées là dans le but d'impressionner les visiteurs ? Son grand-père avait-il lu tous ces ouvrages ? Le souvenir d'un homme cultivé ne laissait planer aucun doute ! À ces illustres écrivains succédaient des volumes techniques cette fois, traitant du textile, livrant la réalité parfois sinistre de l'exploitation du coton, développant toute la mécanique des métiers à tisser et de son évolution. Un petit cadre vantait une citation de Jules Romains : « Le vrai patron est quelqu'un qui se mêle passionnément de votre travail, qui le fait avec vous, par vous. » Tout l'esprit de son grand-père reposait là. Elle consulta brièvement quelques ouvrages, feuilleta des albums de photos abandonnés.

Puis elle se dirigea vers la salle à manger, « Trop vaste pour moi » se dit-elle en repérant pour sa boutique les couverts en argent et la vaisselle de Limoges. Elle frappa quelques notes sur le piano désaccordé, testa le confort des fauteuils anglais blottis dans le petit salon, caressa le marbre de la cheminée, s'arrêta devant le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet, regretta que ce ne fût qu'une copie puis alla s'asseoir derrière le bureau de son grand-père. Bordé de clous dorés, le cuir vert resté intact sur le plan de noyer verni reflétait encore le prestige. De même essence, une console supportait

avec aisance une lampe de style Gallé au pied de laquelle sommeillait un joli coffret datant probablement du XVII^e. Virginie se dirigea vers la cuisine. Sur le sol revêtu de carreaux noirs et blancs positionnés en diagonales, une souris, surprise par l'intrusion inopinée d'un être humain, s'enfuit sous le vaste buffet blanc. Virginie s'assit en bout de table, à l'endroit même où autrefois elle dégustait avec ferveur la soupe de légumes préparée avec Adrienne. Faute de ce délicieux potage, elle avala un morceau de saucisson du pays et une tranche de pain achetés en hâte à l'épicerie, se servit un verre de bordeaux 1977, cru de l'année de sa naissance qu'elle préleva parmi les nombreuses bouteilles qui emplissaient encore la précieuse cave de son grand-père. Tout était resté intact.

– Il suffirait de remonter la pendule pour que la vie reprenne son cours, pensa-t-elle.

La lune éclairant de tout son éclat le vaste parc, elle décida d'ouvrir les volets de sa chambre. Et comme, en ce soir d'automne, les premières feuilles tombées parmi les champignons parfumaient l'atmosphère et qu'un duvet de plumes recouvrant le lit garantissait la chaleur, elle laissa la fenêtre grande ouverte. Un petit vent pénétra doucement dans la pièce. Virginie se glissa dans les draps frais. Après une longue pensée pour sa mère qui aurait vraisemblablement aimé vivre plus longtemps ici, elle ne tarda pas à s'endormir.

Aux premiers chants mélodieux des mésanges, Virginie ouvrit doucement les yeux et admira le panorama qui se découpait dans le cadre de la fenêtre. L'été indien, résistant à l'arrivée prochaine de l'hiver, distribuait ses bienfaits. Renforcée par l'éclat d'un soleil généreux, la Roche des Fées, haut lieu de légende et de randonnées fantastiques, exaltait sa verticalité au milieu de la montagne multicolore. Face à ce cadeau, Virginie, blottie au creux du lit douillet, laissa longuement vagabonder son esprit. Il fallait tourner la page. Une semaine ne serait pas de trop pour recenser tous les biens, trier le bon et le mauvais, organiser leur enlèvement. Il lui faudrait très rapidement rencontrer le notaire. La tâche s'annonçait considérable. Perturbée par la brusque et sinistre rengaine d'un groupe de corbeaux, elle coupa court à sa méditation et se leva avec une énergie farouche. Elle s'habilla en hâte, avala un café sans arôme. La date de péremption inscrite sur le paquet la fit sourire. La lumière du soleil pénétra par la fenêtre du bureau. Virginie rejoignit cette source de chaleur et s'installa, comme la veille au soir, dans le fauteuil de l'ex-patron André de Verneuil. « Ce diable d'homme avait du goût pour les beaux meubles, pas étonnant que j'aie hérité d'une telle passion pour les antiquités » se dit-elle. Son regard parcourait l'espace à la recherche d'un tableau original, d'une gravure ou d'un objet particulier lorsque

ses yeux s'arrêtèrent sur le petit coffret ancestral. Sans doute était-elle trop fatiguée la veille pour s'en être préoccupée. Posant sa tasse de café, elle s'avança vers l'objet, le prit délicatement dans ses mains. Il n'y avait aucun doute au vu des attributs gravés sur le couvercle, ce coffre précieux datait du XVII^e, de l'époque de Louis XIV. Craignant d'être indiscreète, elle hésita à l'ouvrir. Puis, se rendant compte que désormais tout dans cette demeure lui appartenait, elle tenta, sans scrupules, de lever le minuscule verrou bloqué par une clé, hélas, absente. Après plusieurs tentatives, elle dut se rendre à l'évidence, la serrure ne cédait point. Elle fouilla placards et tiroirs, explora le moindre recoin propice à dissimuler une clé, à révéler un trésor ou un secret. Que pouvait donc renfermer ce boîtier séculaire ? Toujours avec délicatesse, elle le secoua, aucun bruit ne s'en échappa. Elle chercha un objet fin. À côté du sous-main, recouvert de la poussière du temps, elle aperçut un coupe-papier argenté. Le geste tremblant, elle enfonça la pointe de la lame dans le trou de la fermeture. Avec insistance elle la tourna, l'inclina, força le geste. Par un léger cliquetis le verrou s'avoua vaincu. Troublée, elle souleva doucement le couvercle. Sur un fond de velours rouge, reposait une enveloppe jaunie par les ans. Un frisson particulier l'envahit au moment où ses doigts, crispés par l'émotion, déplièrent le papier rustique. À l'intérieur se trouvait un article du journal local daté du 18 octobre 1945. Plus qu'intriguée, Virginie s'assit à même le sol, sur le parquet de chêne, et lut.

Macabre découverte en forêt de La Bresse

Hier matin, mercredi 17 octobre, Amédée Clément et Raymond Claude, deux bûcherons occupés à débarquer un lot de grumes dans la forêt du Rouan, ont fait une intrigante découverte. Alertés par une

odeur pestilentielle, ils aperçurent, dissimulée sous les feuillages, une masse inerte semblable à un corps humain dans un état de décomposition avancée. Ils prévinrent aussitôt les services de gendarmerie. La brigade de Remiremont, dirigée par l'adjudant Ferry, se rendit immédiatement sur les lieux en présence du maire de La Bresse et du docteur Legrand. Après une courte investigation, le cadavre, dont la mort remonte à plusieurs mois, a pu être identifié grâce au nom inscrit sur une carte de rationnement en pain retrouvée dans la poche de son veston. Il s'agirait d'un certain Alfred Berlon aperçu pour la dernière fois au triste moment de l'exode de la population locale du 9 novembre 1944. Tué d'un coup de fusil de chasse, par une balle de calibre 12, le cadavre fut évacué par la maréchaussée. Cette mort mystérieuse fera l'objet d'une enquête approfondie. À l'heure où nous écrivons ces lignes, les conclusions immédiates de l'adjudant Ferry donnent à penser que l'assassinat présumé pourrait être le résultat d'un règlement de comptes entre résistants et collaborateurs à la fin de la guerre.

Quel était ce secret ? Virginie ne voyait pas pourquoi son grand-père avait caché ce document, lui qui n'était pas particulièrement branché sur ce genre de faits divers. Sa mère ne savait rien de tout cela ou n'en avait jamais parlé. Et qui était ce Berlon ? Un étranger, un vagabond, un ouvrier de l'usine, un maquisard ou un collabo ? Intriguée, Virginie se rendit aussitôt chez Alain, l'unique personne susceptible de la renseigner.

Dans le garage de son modeste pavillon, l'octogénaire, affairé comme de coutume à préparer son matériel de pêche, l'accueillit avec la plus grande délicatesse. Il l'invita à le suivre dans la cuisine où Hélène, son épouse, prépara un véritable café, non périmé cette fois, agrémenté de quelques fraîches brioches. Savourant pleinement ce moment simple et convivial, Virginie demanda :

– Vous rappelez-vous les noms des employés de mon grand-père avant la fermeture de l’usine ?

– Bien sûr, répondit Alain. Il y avait des Perrin, des Colin, des Arnould. Beaucoup de Claudel et de Mougel. Presque toutes les familles de la vallée travaillaient ici. Chaque année, après le certificat d’études, monsieur André demandait aux parents la profession envisagée par leurs enfants. Celles et ceux qui n’en avaient aucune idée ou ne poursuivaient pas d’études étaient immédiatement embauchés. En ce temps-là il y avait du travail du jour au lendemain et pour tout le monde.

– Berlon, ça vous dit quelque chose ?

Alain ne put totalement dissimuler son embarras et Virginie s’en aperçut.

– Vous l’avez connu ?

– Très peu, j’étais enfant. Ce type a travaillé à l’usine oui, avant la guerre. J’étais trop jeune à cette époque pour me le rappeler véritablement aujourd’hui.

– Mais vous l’avez connu ? insista Virginie.

– Disons que j’ai gardé le vague souvenir d’un homme peu recommandable. Il a disparu pendant la guerre, personne ne sait ce qu’il est devenu.

Sentant la réticence évidente d’Alain, Virginie sortit de sa poche l’enveloppe jaunie et lui montra l’article. Il lut et découvrit avec étonnement le sombre récit. Sans mot dire il se leva pour déloger de l’armoire à souvenirs une vieille boîte en carton dans laquelle étaient regroupés les documents laissés par son père. Cyril n’avait pas eu une vie suffisamment intense pour entasser une quantité de papiers précieux, mais il avait su conserver ce qui représentait à ses yeux, l’essentiel d’une vie bien remplie. (.../...)

(.../...) En septembre 1938, Flore intégra l’école de sages-femmes à Nancy. Le certificat d’études, qu’elle avait aisément obtenu quelques années auparavant à l’école de son quartier, n’avait pas démenti ses aptitudes intellectuelles. Très vite, elle atteignit un niveau tellement impressionnant que ses professeurs tentèrent de la convaincre d’opter vers la faculté de médecine. Mais, entêtée et modeste à la fois, son ambition se limitait à retourner un jour dans son village pour pratiquer ce qui était, à ses yeux, la plus noble des professions.

– La naissance est la plus belle œuvre de toutes les créations, se plaisait-elle à dire. Soigner les malades est un beau geste, mais je préfère me consacrer à la naissance d’une vie plutôt que de combattre la mort.

Convaincue du porte-bonheur qu’incarnait la sage-femme en accueillant le nouveau-né, elle n’aurait pour rien au monde changé d’avis. Et puis tout restait à faire dans ses montagnes. Là-haut, aucune maternité n’existait pour favoriser les accouchements en toute sécurité et assurer, pendant quelques jours, un séjour confortable aux jeunes mamans.

Afin de ne pas manquer de cours, elle avait décidé de ne pas rentrer souvent à la maison. La séparation serait longue mais pas insurmontable. Contrairement à sa mère qui, par orgueil, dissimulait l’intérêt porté au devenir de sa fille, son père fut attristé de cette décision. Monsieur André le rassura en rendant visite à Flore

lors de ses rendez-vous d'affaires à Nancy.

– Ne vous inquiétez pas mon cher Louis, votre fille est entre bonnes mains. Elle travaille beaucoup et ses professeurs en sont très satisfaits. Elle fera son chemin cette petite. Flore se prépare un beau métier et reviendra bien vite pour le pratiquer ici, à la montagne. Vous pouvez être fier d'elle.

– Merci de ce que vous faites pour elle. Sans vous, je crois qu'elle en serait encore à saler les fromages et torcher les tables du bistro. Tout de même, j'ai hâte de la retrouver, ma Flore.

– Ces quatre années vont passer très vite, vous verrez. Elle est là-bas pour apprendre et découvrir. Savez-vous que mon épouse l'accompagne en ville quelquefois ? Marie-Sophie la prend sous son aile comme une mère, mais aussi comme une sœur. Après tout, il n'y a entre elles que treize ans d'écart. Les instants partagés en compagnie de Flore compensent son manque d'enfants ; elle aurait tant aimé en avoir.

– Alors les choses sont bien ainsi.

– Ce qui m'inquiète voyez-vous, c'est l'Allemagne. Après l'annexion de l'Autriche en mars, ce fou d'Hitler menace maintenant d'envahir la Pologne. Si cette intervention a lieu, je crains fort que nos projets ne soient sérieusement compromis.

– La guerre ?

– J'en ai peur oui ! Espérons « qu'ils » sauront s'arrêter à temps.

Impressionnée par les fastes de la ville, Flore consacrait chaque minute de son temps libre à la découverte de la capitale lorraine, plus particulièrement à la splendeur de la place Stanislas. Les immenses pavillons de pierres blanches, les célèbres grilles rehaussées d'or de Jean Lamour et les somptueuses fontaines l'attiraient

irrésistiblement. L'hôtel de ville, l'opéra, le musée des beaux-arts face à la statue de Stanislas n'étaient pour elle qu'émerveillement. La jeune fille d'une vallée perdue au plus profond des montagnes vosgiennes prenait là un magistral cours d'histoire de l'art. Et cela lui plaisait. Elle ne se lassait pas de contempler la porterie du palais des ducs de Lorraine où, après quelques semaines d'hésitation, elle osa pénétrer. Dès lors, elle ne cessa d'y retourner afin de découvrir les innombrables richesses qu'abritait le musée lorrain. Elle s'attardait à visiter la cathédrale Notre-Dame-de-l'Annonciation ; à observer la façade baroque de l'église Saint-Sébastien ; à emprunter, non sans angoisse, le passage sous la porte de La Craffe. Elle adorait flâner sur le cours Léopold ou la place de la Carrière, observer une statue, détailler l'architecture particulière d'un immeuble, apprécier l'ouvrage sur une porte sculptée. Elle aimait méditer dans le splendide parc de la Pépinière, fondé par le même Stanislas Leszczyński. Elle n'évitait aucun musée, parcourait la bibliothèque, se rendait quelquefois au cinéma. Elle voulait tout voir, tout savoir, et tout oublier aussi. Les nombreuses visites de la ville, comme les longues heures à étudier, l'aidaient à évacuer de sa tête et de son corps l'image répugnante de l'homme qui l'avait salie. Après bien des efforts, elle réussit à se confier à une professeure. La compréhension de la pédagogue avertie l'aida à surmonter son traumatisme.

Rue de Metz, Flore savourait le confort des immeubles de style haussmannien. Monsieur André, propriétaire de l'un de ces imposants bâtiments, avait, dans sa grande bonté, mis à sa disposition une coquette chambre meublée avec chauffage et... électricité. Quelle merveilleuse invention ! Pas de bougie ni de lampe à pétrole pour vous angoisser si, par mégarde, vous les renversiez. Sur l'une des nombreuses lettres écrites à ses parents, elle

avait indiqué la commodité permanente qu'apportait la lumière électrique. Elle souhaitait vivement que cette technologie arrivât chez eux le plus vite possible. Ce confort inespéré lui permettait de travailler tard le soir, de soigner l'apparence de ses vêtements à l'aide d'un fer à repasser sans avoir à le remplir de braises brûlantes mais simplement à brancher le fil sur une prise. Aisance arrogante qui avait donné à Victoire l'occasion d'affirmer que le modernisme n'engendrerait que des fainéants. Elle pouvait écouter la TSF sans quoi elle n'aurait pu imaginer l'existence de tant d'œuvres de musique classique, la gaieté des chansonniers et les talents variés des chanteurs. Ses préférences allaient de la *Cinquième symphonie* de Beethoven à *Je chante* de Charles Trénet. Elle restait mélancolique en écoutant *Parlez-moi d'amour* de Lucienne Boyer ou Tino Rossi, surtout lorsqu'il chantait *Marinella*. Fernandel la faisait rire, Gabin la faisait rêver, Chopin l'émouvait. À écouter ces multiples diffusions à la radio, elle n'avait pu résister à la tentation de découvrir « pour de vrai » *La Flûte enchantée* de Mozart à l'opéra de Nancy. Elle resta imprégnée de ce spectacle lumineux, quand bien même elle n'avait pu s'offrir, vu la minceur de son porte-monnaie, qu'une modeste place au poulailler¹. À ces sympathiques aveux, Victoire, une fois de plus, avait émis, par l'intermédiaire de Jean, une réponse cinglante.

– Si elle croit devenir sage-femme en écoutant ces railleries, elle finira sur le trottoir.

Afin de ne plus inquiéter sa mère, Flore ne s'attarda pas, dans les courriers suivants, à parler de ses occupations extrascolaires. Comment Victoire aurait-elle interprété le fait de boire un thé sur une terrasse de la célèbre place en compagnie de jeunes gens ou de

1. Dernier étage d'une salle de théâtre, au-dessus des loges et des balcons.

flâner devant les vitrines de la rue Saint Jean ? Rien que du temps perdu probablement.

Rarement, elle leur demandait de l'argent. Malgré la vente du terrain, elle connaissait leur souci d'économie et ne voulait pas profiter de la situation. Et puis il y avait le projet de Jean, elle ne pouvait, à elle seule, consommer leur épargne. Aussi avait-elle pris garde de ne pas leur révéler le travail qu'elle effectuait trois soirs par semaine dans une brasserie rue du Faubourg-des-Trois-Maisons. Ces revenus supplémentaires lui permettaient de financer quelques frais divers et d'économiser car il fallait tenir quatre années !

La première année d'études passa très vite. Flore était tout de même rentrée chez elle pour les fêtes de Noël et huit mois plus tard, quelques jours au mois d'août. Au cours de ce séjour estival, elle prit le temps de visiter le barrage en construction, de rendre visite à ses anciennes collègues de l'usine, de prendre le thé avec madame de Verneuil et de tenter de conduire le nouveau tracteur sous les rires affectueux de Jean. Il lui restait encore trois années pour obtenir son diplôme et cela ne l'empêchait pas d'envisager une année supplémentaire pour maîtriser la profession qu'elle avait désormais hâte de pratiquer. « Nous serons en 1942. Qu'est-ce qu'un an de plus ? » s'était-elle rassurée en quittant la maison le 1^{er} septembre 1939. Ce jour-là, l'inquiétude se lisait sur tous les visages car l'armée allemande venait de mettre ses menaces à exécution en envahissant la Pologne. On parlait cette fois d'une guerre imminente.

Trois jours plus tard à l'école, la directrice interrompit les cours pour faire une annonce peu réjouissante. La France et la

Grande-Bretagne entraient en guerre contre le Troisième Reich. D'autres pays s'engagèrent dans le conflit et ce fut le début de la Seconde Guerre mondiale. L'incertitude et la peur gagnèrent les esprits car on n'était pas si loin de la Grande Guerre et beaucoup s'en trouvaient encore meurtris. Combien de morts devrait-on à nouveau dénombrer, combien de veuves éplorées, d'orphelins, de blessés, de gueules cassées ? Certes, la ligne Maginot construite pour protéger le pays de toute invasion rassurait. L'Allemand allait très vite se casser les dents sur le ruban de béton qui s'étalait le long de la frontière de la Belgique à l'Italie. Hélas, contrairement à cette certitude, les soldats de la Wehrmacht envahirent rapidement le territoire. Six mois plus tard, la France capitulait et le vieux maréchal signait l'armistice.

Ce fut le début des restrictions, plus durement ressenties en ville qu'à la campagne. Flore écrivait souvent à sa famille afin de la rassurer. Jean lui répondait. Dans ses longues lettres, il lui parlait de son travail totalement transformé grâce à l'aide du tracteur. Il lui disait, avec des propos amusés, que le père avait hâte, finalement de prendre le poste promis à la vanne du barrage, malgré l'incertitude avouée par monsieur de Verneuil de ne pouvoir en terminer la construction pour la fin de l'année à cause de la guerre. Par manque de main-d'œuvre et de matériaux, il faudrait peut-être repousser d'un an la fin des travaux en espérant ne pas être obligé de les interrompre totalement. Dans une autre lettre, Jean faisait part à Flore de son impatience de la revoir. Il lui recommandait de prendre soin d'elle et de rester prudente, la ville n'étant pas très sûre en ces temps agités. Il ne savait pas, bien entendu, qu'elle travaillait certains soirs à la brasserie du Faubourg.

Alain se tut quelques secondes, le temps de saisir dans sa musette la Thermos de café qu'Hélène avait pris soin de leur préparer.

– Sacrement courageuse la Flore, remarqua Virginie.

– Déterminée ça oui ! affirma Alain en versant le café chaud.

– Et malgré la guerre, elle a continué de travailler tout en poursuivant ses études ?

– L'ambition qui l'animait restait sans faille. Travailler jour et nuit ne lui faisait pas peur. Ce rythme dura jusqu'en 1942. Trois mois avant l'examen, en mars, persuadée d'obtenir son diplôme, elle anticipa l'avenir en s'inscrivant pour son année supplémentaire. Afin d'assurer le budget nécessaire, elle supprima les visites et les sorties du dimanche pour travailler encore plus à la brasserie.

– Quelle santé !

– Il faut dire qu'autre chose l'incitait à y aller.

– Un amoureux !

– Oh non ! Une action qui faillit lui coûter très cher.

– Le jeu ?

– Un jeu dangereux qui lui attira des menaces de représailles par la Gestapo.

– La Gestapo ? Elle n'appartenait pourtant pas à la Résistance ni aux communautés martyrisées juives ou tziganes ?

– Non bien sûr. Pas plus qu'aux groupes communistes ou francs-maçons. Elle aidait certaines personnes en fuite ou en difficulté. Précisément ces gens qui fuyaient les persécutions nazies. Elle leur donnait ses pourboires ou parfois quelques morceaux de pain, des croissants, du chocolat ou du sucre, de temps en temps quelques viandes ou charcuteries, enfin tout ce qu'elle pouvait prélever en cachette dans le restaurant. Elle leur indiquait aussi

des planques ou l'adresse d'autres personnes pour les aider à fuir.

– Mais c'était pour une bonne cause !

– Évidemment ! Sauf que le patron de la brasserie l'a surprise à un moment où elle détournait des marchandises. Comme il était plutôt du genre radin, et surtout mouchard, il l'avertit que, si elle continuait ce « genre de charité », il la dénoncerait à la police.

Alain posa sa tasse de café pour mieux relancer sa ligne. Le fil transparent siffla vivement dans l'air avant de laisser se poser le bouchon coloré sur l'eau calme du lac. Certain d'avoir plombé au bon endroit, il poursuivit.

– Flore ne fut pas impressionnée par les menaces, elle continua son aide avec un maximum de discrétion jusqu'au jour où son patron, faisant feu de tout bois, accepta quelques compensations financières en échange de renseignements livrés aux nazis. Informés de l'action menée par Flore, deux membres de la milice débarquèrent un soir dans la brasserie. Avec ironie, l'un d'eux l'interpella :

– Voyez-vous ça ! La jeune fille pure qui a quitté ses montagnes ! Serait-elle attirée par les beaux garçons de la ville plutôt que par les paysans de son village ?

– Vous désirez, messieurs ? demanda Flore debout derrière le bar, occupée à ranger les verres sur les étagères, feignant de prendre la provocation pour une pitoyable boutade.

– Elle nous demande ce que l'on désire ! Mais nous ne désirons rien, mademoiselle. Nous venons seulement vous avertir qu'il serait plus prudent de cesser toute activité subversive si vous ne voulez pas connaître les traitements de faveur réservés aux terroristes ... mademoiselle Kempf !

– Et que me reproche-t-on ? demanda Flore dissimulant sa crainte avec peine. (.../...)

(.../...) Le retour de Flore à la ferme se passa comme elle l'avait appréhendé. Victoire Kempf ne prononça aucun mot et n'ouvrit pas ses bras, tout juste s'était-elle laissée embrasser sur une seule joue. Le clin d'œil de Louis adressé à sa fille démontrait que la mère, par son silence, acceptait la situation. Flore retrouva ses habitudes d'autrefois en participant aux différents travaux de la ferme et du bistro. De temps à autre, elle assistait le docteur Legrand pour les accouchements qui survenaient dans la vallée. L'idée que ses études inachevées ne s'avéraient pas inutiles et qu'elle pourrait les reprendre après la guerre la reconfortait. À la guinguette, elle appliqua quelques idées empruntées à la brasserie du Faubourgdes-Trois-Maisons tout en prenant garde de ne pas en dévoiler leurs origines. Autant que le lui permettait l'approvisionnement, elle proposait à la clientèle des petits casse-croûte et des boissons autres que la traditionnelle tranche de lard et le classique verre de vin rouge. Terrines, quiches, pâtés lorrains de sa fabrication agrémentés de salades et arrosés d'un sylvaner ou d'une bière faisaient le bonheur des clients. Elle s'était également employée à améliorer l'apparence de la salle en disposant les tables avec plus d'harmonie, les enjolivant de nappes, plaçant ici des cendriers, là des tapis de cartes. Elle avait accroché, sur les murs, deux miroirs et quelques modestes images découpées dans *L'Illustration*. À sa demande, Jean avait fabriqué un petit podium pour y placer les musiciens. Tout le monde avait ri lorsqu'elle avait insisté pour que soit installée une cabane au fond du jardin. Elle ne supportait

plus les relents de pisse tout autour des bâtiments. Pour une fois, Victoire applaudit des deux mains à cette initiative.

Pendant la semaine, les habitués se révélaient moins nombreux qu'auparavant, mais il n'en était pas de même le dimanche. L'occupation allemande n'empêchait pas jeunes et moins jeunes de danser au son des accordéons d'Émile et de Fernand ou de jouer aux quilles. Certes, comme presque partout en France, l'envahisseur réquisitionnait matériaux, aliments, véhicules et main-d'œuvre mais si la loi du Reich était respectée, les soldats de la Wehrmacht se montraient peu agressifs. Régulièrement, quelques-uns s'arrêtaient à la guinguette. Clients et propriétaires, habitués à voir apparaître leur uniforme, se soumettaient sans rechigner aux différents contrôles. La présence de ces militaires étrangers, évidemment, dérangeait, mais certains d'entre eux, s'efforçant de prouver leur sympathie, démontraient que beaucoup de soldats n'avaient de haine envers le peuple français que celle voulue par la dictature hitlérienne. Wolfgang et Konrad étaient de ces hommes-là. Enrôlés de force comme tant d'autres de leurs camarades, ils ne désiraient qu'une seule chose, que cette guerre se terminât au plus vite pour rejoindre leur pays et y retrouver leur famille. Wolfgang parlait très bien le français. L'impitoyable régime l'avait contraint à interrompre ses études pour endosser l'uniforme. Étudiant en médecine, la conversation s'était, de ce fait, naturellement liée avec Flore.

– Il me reste encore quatre années d'études avant d'obtenir mon diplôme de chirurgien. Et vous, mademoiselle ?

– Flore ! Je m'appelle Flore.

– Flore ? Comme les fleurs ?

– Presque. Au temps des Romains, Flore était la déesse des fleurs.

– C'est très joli !

– Merci ! Et vous ?

– Wolfgang.

– Wolfgang ? Comme... Mozart ?

– *Ja* ! Comme Mozart, sauf que ce n'est pas mon nom et que je ne suis pas musicien, hélas !

– Chirurgien, quelle belle profession. Moi, je veux être sage-femme.

– C'est fantastique Flore. À nous deux, la vie ne risque rien.

Parfois, il venait seul à la ferme pour la retrouver. De conversations raisonnables en regards affectueux, leur relation devint passionnée et ils furent contraints de jouer la prudence pour vivre un amour interdit. Si la position d'occupant ne posait pas de problème pour Wolfgang, il n'en était pas de même pour Flore qui pouvait très vite se trouver accusée par les FFI¹ de collaboration. Ce risque ne freina pas leur ardeur mais ils surent rester discrets et se retrouver en secret.

Les parents de Flore ne se doutaient pas encore de cette relation, mais Jean la connaissait et cela l'inquiétait. Non pas que sa sœur fût amoureuse d'un soldat allemand, Wolfgang était à coup sûr un brave gars qui subissait, comme des millions de gens, un régime totalitaire. L'amour, heureusement, dépasse de loin toutes ces barrières. Jean craignait davantage que ces visites répétées n'éveillent quelque soupçon sur lui.

– Des soupçons sur lui ? Il n'était pas responsable des amours de sa sœur ! intervint Virginie tout en lançant la ligne que Alain venait de lui préparer.

1. Forces françaises de l'intérieur, pendant la guerre 39-45.

– Non bien sûr ! Mais Jean s'était engagé dans d'autres responsabilités plus secrètes encore qu'une histoire d'amour et que Wolfgang ne devait surtout pas connaître.

– Le marché noir ?

– Oh sur ce point, Wolfgang fermait les yeux. Beaucoup plus dangereux ! La Résistance.

– Jean était au maquis ?

– Pas encore, mais il entretenait des relations avec un réseau qui en préparait l'organisation.

– Et Wolfgang le savait ?

– Il se doutait mais jamais il ne chercha à savoir exactement ce que Jean manigançait. Le danger était de révéler, par mégarde, ce secret à ses supérieurs.

– Il l'a fait ?

– Non ! Au risque de se faire fusiller pour trahison, il préférerait se taire. Pour lui, plus vite l'Allemagne serait vaincue, plus vite la paix reviendrait.

– Un brave type ce Wolfgang !... Oh ! Ça mord ! Alain, il y a quelque chose au bout de ma ligne !

– Ferre, ferre ! C'est une truite ! Et une belle. Ramène-la. Mouline, vas-y, encore. Doucement. Comme ça ! Oui c'est bon.

Alain prit son épuisette et la glissa doucement sous le corps frétilant du poisson. En le voyant se tordre ainsi au fond du filet, Virginie ne put retenir un souhait :

– On ne va pas la laisser souffrir cette pauvre bête.

– Ne t'inquiète pas. Elle ne va pas souffrir longtemps.

– Il faut la remettre à l'eau !

– La remettre à l'eau ? Une truite de cette taille, tu rigoles !

– Oh si Alain ! S'il te plaît ! Allez !...

– Bon... d'accord. Pour te faire plaisir.

– Oh merci elle est trop belle !

– Au beurre et aux amandes, elle aurait été belle aussi !

Satisfaite de voir l'animal retrouver son élément, Virginie reprit la conversation :

– Cette histoire d'amour entre Wolfgang et Flore, elle a duré longtemps ?

Alain fouilla dans sa musette, proposa un fruit à Virginie qui accepta volontiers et répondit à sa question.

– Assez longtemps oui, mais compte tenu des circonstances, ce ne fut pas toujours aisé. Un dimanche de mai 1943, il y avait du monde à la guinguette. Rire, boire et danser permettaient d'oublier pendant quelques heures l'occupation tenace que Wolfgang vint maladroitement rappeler en s'arrêtant pour boire une bière en compagnie de son ami Konrad. Tout en s'activant à servir les clients, Flore ne manqua pas de lui sourire ou de lui adresser quelques mots discrets. Assis à une table au coin de la terrasse, un homme seul l'observait. Il n'avait rien manqué de l'attitude et des regards échangés entre le soldat germanique et la serveuse. Lorsqu'elle passa devant lui, il l'interpella.

– Une bière s'il vous plaît.

Flore s'arrêta subitement et dévisagea son interlocuteur. Ce dernier, vêtu avec une exubérance prononcée, posa calmement son chapeau de feutre blanc sur la table, vérifia d'une main habile que ses cheveux chargés de gomina restaient parfaitement plaqués, déboutonna sa veste finement rayée, croisa les jambes en veillant à ne pas froisser son pantalon à revers. Visiblement, ce gentleman élégant prenait soin de sa personne et n'hésitait pas à étaler son aisance financière. Regardant Flore avec un sourire narquois, il réitéra sa demande.

– J'ai demandé une bière !

– J’ai entendu. Vous tombez mal, le fût est vide !

– Eh bien il faut le remplir. J’ai soif et je n’aime pas attendre.

– Votre costume est peut-être à la mode, mais il ne m’impressionne pas. D’ailleurs, vous ne le portez pas mieux que le manteau de cuir.

– Ne te fie pas à mon costume, petite morveuse ! Il pourrait bien changer de couleur, répliqua sèchement l’homme en saisissant vigoureusement le poignet de Flore.

Jean, qui parlait avec Cyril au bout du comptoir, remarqua la scène. L’ambiance festive se tut quelques instants lorsque, bousculant quelques danseurs, il intervint en criant.

– Qu’est-ce que tu viens foutre ici Berlon ?

– Oh ! le bouseux ! Tu t’es lavé les mains avant de servir tes clients ? Tu devrais faire attention ! Ils pourraient bien attraper la chiasse !

– Et toi, tu ferais mieux de dégager avant que je ne t’assomme !

– Oh, oh ! Quelle brutalité ! Dis-donc frerot, à ta place, je me ferais tout doux. Ta sœur ne t’as donc pas dit pour qui je travaille ? J’ai des patrons exigeants et ils me paient bien... si je fais correctement mon travail bien entendu, se vanta l’infâme collabo en étalant un pan de sa veste en tweed.

– On n’en a rien à faire de ton veston ! Peut-on savoir ce que c’est ton travail ?

– C’est très simple. Je suis chargé de repérer toutes les personnes susceptibles de contrarier le régime, de les arrêter et de les conduire à mes supérieurs. Au mieux ils sont expédiés dans des camps en Allemagne, au pire ils sont fusillés. À moins qu’ils ne soient réquisitionnés pour le STO ! S - T - O, tu connais ? Service du travail obligatoire, « l’action Sauckel », du nom de son instigateur nazi, établie depuis quelques semaines et approuvée

par notre dévoué Laval, chef du gouvernement. Voyage offert, tu es emmené outre-Rhin où tu travailles pour le Reich, payé bien entendu ! Tu me sembles être assez costaud pour ça, à moins que tu ne gardes tes forces pour cavalier dans le maquis ? Auquel cas je pourrais te faire expédier dans un centre spécial où l’on s’applique à châtier les rebelles de ton espèce. Ma parole, c’est une manie chez les Kempf de cavalier : le fils avec les résistants, la fille avec les soldats allemands.

– Fiche le camp Berlon ! ordonna Jean les poings serrés.

– Tais-toi Jean, il est dangereux, je l’ai vu à Nancy ! tenta de prévenir Flore.

– À Nancy ? Mais qu’est-ce que tu as fait pour rencontrer ce salopard là-bas ?

– Je t’expliquerai.

– C’est ça. Elle t’expliquera le petit trafic qu’elle faisait avec les juifs, les communistes, les gitans.

– Si elle l’a fait, c’est qu’il fallait le faire. Et certainement pas pour du fric, comme tu le fais !

– Tu ne crois pas si bien dire. En échange d’une somme rondelette, peut-être que je pourrais vous oublier ? ...peut-être pas ! Tu es prêt à payer pour sauver ta peau Kempf ? Si tu coopères, je peux te faire un prix. M’indiquer quelques noms ou quelques indices, facile non ?

Jean saisit l’homme abject par la veste et leva le poing, prêt à frapper.

– Prends garde Jean Kempf ! répliqua l’autre sans sourciller. Regarde cette voiture là-bas. À l’intérieur, il y a trois hommes qui n’attendent qu’un geste de ma part pour t’embarquer, toi et ta putain de sœur.

Cyril qui n’avait rien perdu de la scène intervint à son tour :

– Arrête Jean ! Laisse-le tranquille. Il ne mérite aucune attention, même pas celle-là !

– Je vais t’allonger Berlon !

Wolfgang l’arrêta à temps pour l’empêcher de frapper.

– Arrêtez Jean ! dit-il d’un ton ferme. Vous ne connaissez pas ce genre d’individu.

– Merci sergent ! Ne vous croyez pas pour cela au-dessus de toute menace, ironisa Berlon en rajustant sa cravate.

– Je vous ai vu vous acharner sur quelques prisonniers à la kommandantur, vous êtes un... psychopathe !

– Mon cher... euh... Wolfgang, c’est bien cela ? Je ne porte pas de galons mais mes pouvoirs dépassent les vôtres. *Achtung Wolfgang, Achtung !*

– *Raus !* Partez monsieur Berlon, ici, c’est moi qui ai l’autorité. Nous n’adhérons pas dans la Wehrmacht, à vos principes violents. Konrad, viens avec moi, nous allons raccompagner cet homme indésirable à sa voiture.

– Je m’en vais. Je vous préviens, les Kempf, je ne pense pas que la pitoyable résistance française soit ravie d’apprendre votre bati-foilage avec son ennemi, tout comme je suis certain des remerciements dont pourrait me gratifier mon commandement, s’il venait à connaître votre appartenance aux réseaux terroristes. Le conseil est aussi valable pour toi, l’Allemand !

– *Auf Wiedersehen* monsieur Berlon ! insista Wolfgang.

Sa colère retombée, Jean demanda à Flore comment elle avait pu rencontrer ce salopard à Nancy. Elle lui raconta son aide apportée aux fuyards, la dénonciation et les menaces reçues à la brasserie.

– Berlon est rempli de haine et de désir de vengeance. Il sait tout désormais et il peut nous faire arrêter du jour au lendemain. Ça devient dangereux Flore. (.../...)